

L'abonné à l'édition N° 1 reçoit avec ce numéro LA PETITE ILLUSTRATION
contenant trois pièces en un acte.

96^e ANNÉE

N° 4965

L'ILLUSTRATION

30
AVRIL
1938

Louis BASCHET, Codirecteur.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



LES TROUPES NATIONALISTES A LA FRONTIÈRE FRANÇAISE, DANS LE VAL D'ARAN
Au pont du Roi, les premiers éléments, drapeau en tête, se présentent aux détachements de gardes français.

Phot. Trampus. — Voir l'article et les autres photographies aux pages suivantes.

**A NOS ABONNÉS
A NOS LECTEURS**

Désireux d'améliorer sans cesse notre journal, afin d'augmenter son intérêt et son attrait, nous avons décidé d'apporter à nos numéros à partir du prochain, en date du 7 mai, certains changements de présentation et de mise en pages qui auront pour effet d'en rendre la lecture plus aisée et plus attrayante.

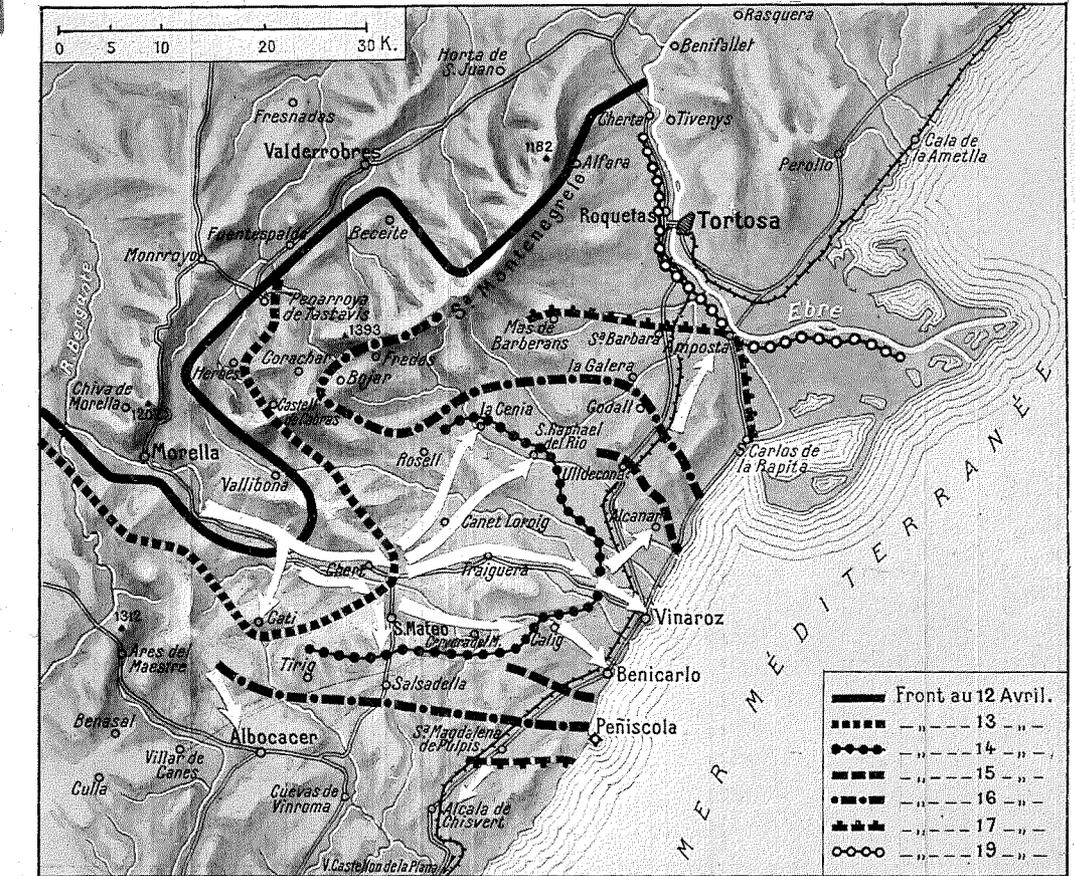
Ces heureux perfectionnements, conciliant les principes de forte tradition et l'esprit de progrès qui sont de règle dans notre maison, ne manqueront pas d'être appréciés de nos lecteurs et feront, plus que jamais, de L'Illustration le journal hebdomadaire le plus complet, le plus universel, le plus moderne.

APRÈS L'OFFENSIVE SUR VINAROZ

A juger sur place des décisions du grand quartier général nationaliste, on ne peut qu'être frappé par la prudence et par le caractère rationnel des opérations tactiques et stratégiques.

Le 15 avril dans la soirée, les légionnaires et ces pittoresques soldats que sont les Navarrais entraient à Vinaroz. A cet instant, la bataille était terminée, le succès, acquis. Mais l'ennemi était encore proche tant sur l'aile droite que sur l'aile gauche. Demeurer en flèche à Vinaroz était périlleux, même avec des soldats dont la victoire renforçait le moral. C'est pourquoi, aussitôt, une manœuvre en éventail se dessina. A gauche, elle s'est développée jusqu'à la rive droite de l'Ebre, barrière naturelle difficile. A droite, elle s'étend jusqu'à Alcala de Chisvert, petit point de la côte méditerranéenne.

De là, quelle est la direction du front, quel est son dessin ? Il plonge à l'intérieur des terres jusqu'à Barracos, menaçant directement Castellon et ensuite Valence. Est-ce en cette direction que les nationalistes porteront leur prochain effort ? Est-ce, au contraire, sur Madrid où ils viennent de donner un coup de boutoir en conquérant une position dans le quartier d'Usera ? Projeteront-ils plutôt de couper la Catalogne de la frontière française, comme pourraient le laisser croire leurs dernières opérations dans le val d'Aran — où leurs unités ont pris contact avec les forces françaises de garde à la frontière — et leur activité aérienne sur la gare de Puigcerda, jusqu'à laquelle se prolonge la voie ferrée française venant de la Tour-de-Carol ? Autant d'hypothèses, autant de



Directions générales des attaques (flèches blanches) et étapes quotidiennes successives de la progression des troupes nationalistes depuis le front de départ de Morella jusqu'à la mer. Après leur établissement sur la côte, les nationalistes ont prolongé une partie de leurs attaques vers le sud, où ils ont fixé leur front suivant la ligne Albocacer-Alcala de Chisvert et en direction de Castellon.

réalisations possibles entre lesquelles il ne nous appartient pas de choisir. Aussi notre rôle d'informateur en cette semaine qui a suivi les fêtes de Pâques aurait-il été ingrat si, des divers voyages qu'il nous a été donné, quant à présent, d'accomplir au front, ne s'étaient dégagées, en dehors d'observations militaires et de notations techniques, de curieuses impressions humaines, non exemptes de couleur et de vigueur.

Pour apprécier les qualités d'organisation d'une armée moderne, il est nécessaire de pouvoir la considérer au cours d'un mouvement de progression rapide. Si, en effet, les services de l'arrière sont déficients, ceux de l'avant pâtissent cruellement. Ils ne reçoivent ni munitions ni ravitaillement. Ils sont en quelque sorte coupés de tous leurs centres d'approvisionnement. Ils ont enfin l'impression morale d'être isolés, pour ne pas dire abandonnés. Aussi, au cours de l'avance de Morella

à Vinaroz, nous nous sommes attaché à vérifier l'organisation des services de convois et de ravitaillement de l'armée nationaliste.

La tâche était d'autant plus délicate que le réseau ferroviaire espagnol n'a jamais été modernisé. C'est ainsi que, par exemple, de Saint-Sébastien à Saragosse, la voie ferrée est unique, ne permettant par conséquent qu'un débit extrêmement modéré. Dans ces conditions, il est bien évident qu'aucune armée ne peut table sur un ravitaillement ferroviaire régulier et abondant. Si donc le général Franco n'avait eu que le chemin de fer comme unique voix d'accès pour ses armées, il n'est pas douteux que les difficultés de sa tâche n'eussent été extrêmement aggravées. Mais fort heureusement pour lui le général Primo de Rivera avait doté l'Espagne, durant les quelques années que dura sa dictature, d'un système routier moderne. Il estimait en effet que, pour permettre



En marge des combats : l'heure du vaguemestre et la distribution de la soupe.



Pendant l'avance vers la mer : colonnes nationalistes en marche vers San Mateo.

à son pays de mettre ses chemins de fer au niveau de ceux des grands Etats évolués, de nombreuses années et des dizaines de milliards seraient nécessaires. La création d'un réseau routier bien orienté était moins coûteuse et plus rapide. Il n'hésita donc pas, le fit construire, et c'est ainsi qu'on peut aujourd'hui traverser presque toute l'Espagne dans des conditions de transport faciles et rapides.

C'est ce réseau qui a permis au général Franco d'assurer le ravitaillement et l'approvisionnement de ses formations de l'avant, qui sont exclusivement effectués par camions automobiles, dont la plupart sont de marque américaine, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ayant en effet consenti de larges crédits au gouvernement de Burgos.

Pendant l'offensive vers la mer, c'est dans une église désaffectée de Morella qu'avaient été installés les services d'intendance qui devaient faire face éventuellement aux besoins d'environ 80.000 hommes. Tous les jours, venant de l'arrière, c'est-à-dire en fait de Saragosse, des convois de camions apportaient des fournitures de ravitaille-

ment en remplacement de celles qui avaient été consommées par le front. Une marge très large d'avance de produits était prévue. Quant à la composition de la nourriture des troupes en ligne, elle était abondante et variée ; une mention spéciale doit être faite pour le café, qui se présentait sous la forme de petits sachets de 2 centimètres d'épaisseur et d'environ 6 centimètres de côté, sur lesquels étaient écrits : *Parque de intendencia de Ceuta — Racion individual de cafe con azucar*. Ces sachets enfermaient un comprimé de café et de sucre mélangés et les soldats n'avaient plus qu'à le plonger dans de l'eau chaude pour obtenir le « jus » traditionnel.

Et comme nous regagnions le quartier général de la presse, à Saragosse, nous croisions, sur cette terre catalane, jaune, desséchée, sur les crêtes de laquelle les genévriers poussent à profusion, de longues files de soldats en uniformes kaki qui s'étiraient ton sur ton. Comme tous les soldats du monde se ressemblent quand ils sont en campagne, ceux-ci ne déparent pas la collection. Les uns sont chaussés d'espadrilles, tandis

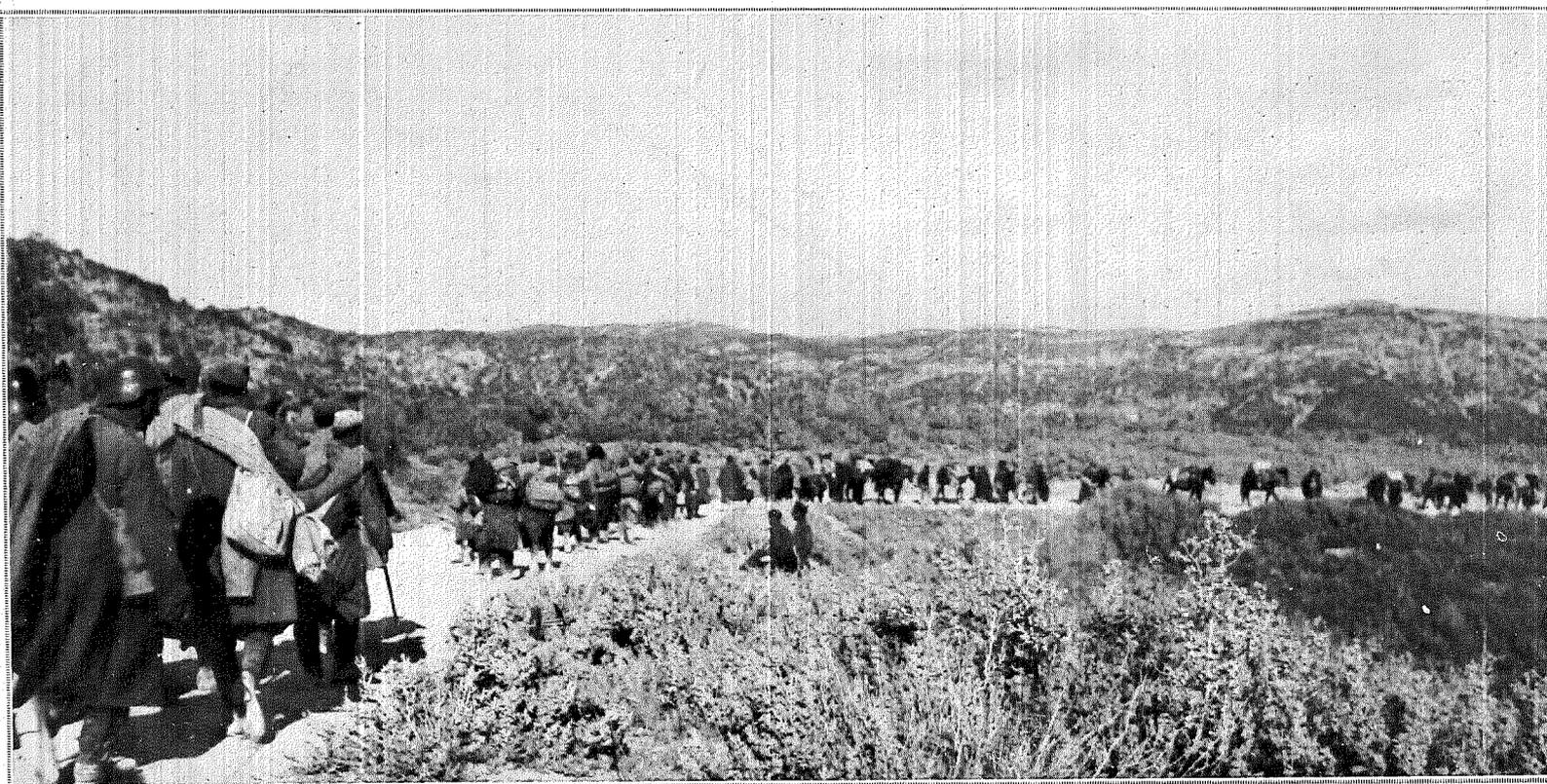
que les autres exhibent de superbes « godillots » neufs qui sonnent sur la route. On en voit coiffés de casques français, d'autres, de casques allemands, italiens, tchécoslovaques.

Les officiers vivent avec leur troupe quand celle-ci est au combat. Tout le monde mange en chœur, et cette fraternité alimentaire est loin de nuire à la discipline. Comme partout, les belles heures du soldat sont celles de la soupe et de l'arrivée du vaguemestre. Que de petites scènes émouvantes à cette dernière occasion ! On se précipite en groupes sur le porteur de nouvelles. Puis les favoris s'éloignent et vont lire leurs lettres un peu plus loin, à l'écart. Comme en 1914, comme en 1918 !

Ainsi le soldat continue de s'imposer comme un type d'humanité, type constant, invariable, qui s'abolit aussi instantanément qu'il se crée. Pour cela il faut bien peu de chose : un uniforme, un fusil et, hélas ! un ennemi à combattre.

R. CHENEVIER,

envoyé spécial de « L'Illustration ».



Montée au front d'un convoi de renfort et de ravitaillement après la prise de Chert.

Photographies exclusives « L'Illustration ».

LES FORCES DE L'AMÉRIQUE

par BERNARD FAÏ

(Voir notre numéro du 16 avril.)

A LA RECHERCHE D'UNE CIVILISATION

Pour un Européen qui débarque à New York, l'Amérique apparaît d'abord comme un objet immense et strident.

Derrière cette façade bruyante, confuse, l'Amérique recèle depuis trois siècles une civilisation complète, bien que différente de la nôtre, dont elle n'a sans doute pas les racines subtiles. Dans notre sol, les siècles de culture ont mêlé si profondément les cendres des hommes au sable et à la boue que nous pouvons nommer vraiment notre Europe une « terre humaine ». Il n'en va pas de même du Nouveau Monde. L'activité des hommes n'a pas encore pénétré les profondeurs de la terre. L'Indien ne fit qu'errer à travers les forêts à la surface d'un continent qu'il égratigna à peine et comme avec crainte. Le blanc, plus hardi, osa plus, mais ses relations avec la terre restèrent toujours simples, un peu brutales et soumises aux lois du hasard plutôt qu'à celles de l'intimité. La civilisation américaine est une civilisation de conquérant. L'homme domine et exploite les choses plutôt qu'il ne s'associe à elles. Tandis que toute notre Europe est née de la féodalité, où serfs et barons étaient attachés à la glèbe, les uns par le servage, les autres par la possession, et voués à vivre de cette terre, sur cette terre, en compagnie de cette terre, ne pouvaient point se permettre de la dédaigner, le colon américain, venu de très loin et toujours hanté par le désir d'aller plus loin, arrache hâtivement au lieu qui lui sert de gîte temporaire les fruits dont il a besoin pour sa nourriture et son bien-être. A l'heure actuelle encore, il semble que ce continent imprime aux descendants d'Européens le caractère jadis conféré aux Peaux-Rouges. Etrange hérité. On ne rencontre plus, comme avant Colomb, des tribus vagabondes dans leurs canots d'écorce, mais on rencontre par millions, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, ces automobiles luxueuses ou misérables, ces tracteurs, ces remorques dans lesquels la population américaine passe une grande partie de sa vie et auxquels elle consacre le plus clair de ses revenus. Mouvante et inquiète, par son souci de liberté et par son goût de conquête elle est attachée à ce Nouveau Monde qui lui a donné tant d'espace et tant de richesses et qui l'a marquée de traits si typiques, mais elle n'a point contracté avec lui cette liaison, en quelque sorte conjugale, qui unit le paysan d'Europe à sa ferme, le bourgeois à sa petite ville, l'employé à son bureau et le mineur à son puits. L'Américain ne tient qu'à son continent.

La démocratie américaine a toujours su profiter de l'espace comme d'un attribut essentiel de la liberté positive. Quiconque n'était pas content d'un homme ou d'un lieu s'en allait plus loin. Changer était d'autant plus facile que l'on trouvait partout les ressources nécessaires à la vie, à condition que l'on fournît du travail. Il en résultait par ailleurs que tout homme, étant toujours capable de s'en aller, était par là même, en fait, l'égal de tout autre homme. Ressources matérielles inépuisables, travail intense et espace libre, tels étaient les trois éléments qui donnaient à la civilisation américaine sa virilité, son équilibre, sa beauté.

Depuis 1900, tous les coins de l'Amérique ont été colonisés et il n'y a plus de bonne terre, ni même de terre médiocre, qui soit vacante. Désormais, il n'y a plus de richesses disponibles s'offrant au premier venant, fût-il le premier venu. Au lieu d'être un fécondateur de déserts et un découvreur de trésors comme jadis, le travailleur errant, aux Etats-Unis, est maintenant, comme en Europe, une sorte de mendiant. Enfin, depuis quelques années, transformation plus grave, après les richesses et après l'espace le travail même est venu à manquer. Les découvertes scien-



Le président Roosevelt prononçant un discours.

tiifiques, l'aménagement industriel, le progrès technique ont amené un chômage chronique considérable qui, dans les périodes de dépression, atteint d'une façon presque normale 10 millions d'individus et peut s'élever jusqu'à 15.

Comment, à l'heure où les trois ressorts essentiels de la civilisation américaine se sont brisés, celle-ci n'aurait-elle pas besoin de s'adapter ?

Roosevelt l'a vu et, avec ce coup d'œil rapide du grand homme d'Etat, il a immédiatement cherché les remèdes que l'on pouvait appliquer.

Le trouble moral qu'a répandu dans tous les milieux, mais surtout à travers la jeunesse, le manque de travail était extrêmement grave. Il l'était d'autant plus qu'il coïncidait avec une diminution de la ferveur religieuse et avec une rupture des cadres ecclésiastiques les plus solides. Après avoir sacrifié les dogmes et assoupli la discipline morale pour mieux suivre l'évolution sociale du peuple, les diverses dénominations protestantes se trouvaient acculées à une sorte de banqueroute. Pour maintenir leur contact avec la foule et sauver leur raison d'être, elles avaient engagé, au début du vingtième siècle, la grande

lutte en faveur de la prohibition de l'alcool. Réunies, elles y avaient mis toutes leurs forces. Elles avaient triomphé et fait voter la loi de « prohibition ». De 1917 à 1933, aucun Américain n'avait plus le droit de boire un breuvage alcoolique, fût-ce le vin le plus léger, fût-ce de la bière. Ce grand triomphe devint pour les Eglises protestantes une plus grande catastrophe. En effet, pour empêcher ceux qui avaient soif de boire et de s'enivrer, la « prohibition » entraîna chez les fonctionnaires et dans toute une partie de la population commerçante une corruption dont aucun pays n'a connu d'analogie. Les abus furent si grands qu'en fin de compte la « prohibition » s'écroula, entraînant avec elle le prestige des chefs religieux qui l'avaient patronnée, imposée. On vit alors d'un bout à l'autre de l'Union une vague d'anticléricalisme, et ces progrès de l'athéisme révélèrent la gravité de la crise morale aux Etats-Unis. Seul le catholicisme, qui n'avait pas voulu participer à la croisade de la « prohibition », y échappa, mais le rôle très particulier qu'il joue dans le Nouveau Monde anglo-saxon limite son influence générale tout en accroissant son rôle spirituel.

Le président, qui professe lui-même le christianisme de la façon la plus ouverte, constata l'impossibilité où se trouvaient les Eglises protestantes de reprendre en main la jeunesse et son premier effort fut d'embrigader des dizaines de milliers de jeunes gens sans travail et sans espoirs dans des « camps », où on leur fournissait de quoi manger, du travail, du bon air, de l'enthousiasme. Graduellement, il fut entraîné à créer ainsi des occupations ou des gagne-pain pour les intellectuels et les artistes eux-mêmes. Il fit de son mieux, mais cette initiative suscita plus d'une résistance dans la masse du peuple, qui voyait là le début d'un étatisme dangereux et d'un parasitisme indigne. Il ne fut guère soutenu que par les éléments socialistes. Il fut donc amené à s'appuyer sur eux.

Sans être lui-même un marxiste, le président encouragea la croisade entreprise par un chef courageux et ambitieux, John L. Lewis, qui s'efforça de rénover le syndicalisme aux Etats-Unis en lui insufflant une doctrine audacieuse et un esprit conquérant. Jusqu'alors les Etats-Unis n'avaient guère connu que des syndicats professionnels, limités à un métier, dominés par un esprit nettement bourgeois et associés en un groupement assez lâche, la Fédération générale du travail (A. F. L.). Lewis, en fondant le Comité d'organisation industrielle (C. I. O.), basé sur le syndicat des mineurs unis, qu'il avait remarquablement organisé, visa à constituer un bloc compact. Tout de suite il s'attaqua aux grosses industries, en particulier aciéries, automobiles, et il remporta des succès immédiats. Le président Roosevelt le soutint, car il voyait en lui un chef plein d'initiative, d'autorité, qui pouvait l'aider comme tribun et participer à son travail d'organisation systématique du pays en lui procurant la puissante collaboration des masses ouvrières.

Malheureusement, les résultats n'ont pas répondu à l'attente du président. Lewis et son Comité d'organisation industrielle ont livré une lutte violente contre la Fédération du travail et contre les patrons. Sur l'un et l'autre terrain, ils n'ont pu remporter de victoires décisives. La Fédération américaine du travail, fin 1937, avait encore plus de 3.400.000 membres inscrits payant leurs cotisations (soit un gain de plus